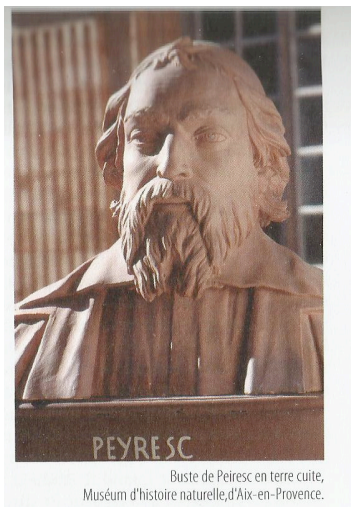


# ELOGE DE LA VERTU

## Un modèle : Nicolas Claude Fabri de Peiresc

M. JACQUES LAFON  
Médecin des hôpitaux honoraire.



Monsieur le président, Monsieur le secrétaire perpétuel, mes chères consoeurs, mes chers confrères, Mesdames, Messieurs,

Le mot vertu qui vient du latin *vir* a connu avec le temps une évolution qui l'a peu à peu transformé puis édulcoré; à la Renaissance, ce courage viril à l'origine est souvent symbolisé par des femmes comme dans le célèbre tableau de Mantegna où Minerve chasse les vices dans le jardin des vertus. La vertu est devenue une force courageuse de l'âme applicable aussi bien aux femmes qu'aux hommes.

Le terme de vertu s'est par la suite démodé et affaibli évoquant à la fin du XIX<sup>e</sup> des connotations de jeune fille prolongée, de dame de bienfaisance, de patronage, et même de débauche, la Belle Hélène d'Offenbach chante « dis-moi Vénus, quel plaisir trouves-tu à faire ainsi cascader la vertu ? » On comprend ce que signifie alors qu'une jeune fille a perdu sa vertu ou qu'elle est devenue une dame de petite vertu; dans ces expressions, le mot est devenu applicable strictement au sexe féminin. De nos jours il est quasiment périmé sauf pour les vertus thérapeutiques des médicaments.

Nous sommes à Rome le 21 décembre 1637, l'Académie des humoristes composée de personnages illustres ou érudits rend un hommage solennel à Peiresc décédé depuis peu à Aix-en-Provence, les bancs alignés en face de son portrait ont été couverts de coussins noirs, neuf cardinaux dont le futur pape sont présents. Des éloges sont prononcés en italien, en grec, en latin, ils seront publiés dans un ouvrage écrit en quarante langues différentes avec des textes lui rendant hommage en provenance du monde entier, tous disent qu'ils auraient préféré que Peiresc fût resté plus longtemps le réconfort de l'humanité.

En effet s'il y a eu en Provence un homme dont la vie a été un exemple de vertu dans son sens classique, c'est bien Nicolas Claude Fabri de Peiresc; on peut le comparer au phare d'Alexandrie qui à l'époque de Ptolémée illuminait une immense étendue marine, et dont aujourd'hui on remonte à la surface quelques fragments. Peiresc, prince de la République des lettres illuminait toute l'Europe au début du XVII<sup>e</sup> siècle par son savoir, puis malgré ses milliers de lettres conservées dans des bibliothèques il a plongé dans la mer de l'oubli et si on interroge les Aixois d'aujourd'hui bien peu le connaissent, même parmi les étudiants de sciences politiques qui passent tous les jours devant son buste sur la place devant leur université. Ce buste en bronze a d'ailleurs toute une histoire : érigé en 1895 à l'initiative d'un comité Peiresc présidé par Georges Guibal, doyen de la faculté des lettres et membre de l'Académie, il est fondu par les Allemands en 1943; en 1964 à l'initiative de l'Académie, un buste identique est coulé à partir d'un moule en plâtre conservé au musée du Vieil Aix.

Heureusement, l'Académie d'Aix a toujours su rappeler la mémoire de Peiresc à ses concitoyens avec dans ses manifestations les plus récentes le livre d'André Bailly et l'hommage rendu par Marc Fumaroli à l'occasion du bicentenaire.

Dans ses lettres, Peiresc révèle assez peu ses convictions intimes, elles sont plutôt destinées à informer leur destinataire sur un sujet précis, à lui demander des renseignements ou à lui offrir de l'aide, par contre sa biographie écrite en latin par son ami Gassendi peu de temps après sa mort est une véritable mine de renseignements. Il est probable que Gassendi, très admiratif, a peut-être un peu embelli la réalité pour exalter les vertus de son ami, mais étant nous-même admiratif nous assumons d'avoir eu la naïveté de le croire. Nous n'avons pas eu la vertu de lire en latin ce texte de plus de trois cents pages et avons bénéficié de l'excellente traduction de Roger Lassalle et Agnès Bresson.

Après avoir rappelé toutes les allusions à la vertu figurant dans sa biographie, même celles un peu saugrenues comme celle du bain, nous la rechercherons dans son comportement quotidien et essaierons d'imaginer ce qui chez lui pouvait être contraire à la vertu.

Peiresc est né à Belgentier le 1er décembre 1580 où ses parents s'étaient réfugiés pour échapper à la peste qui sévissait à Aix, il perd sa mère très jeune en 1582 morte après avoir accouché de son frère Palamède dont il sera très proche toute sa vie; élevé par son père et son oncle qui le destine déjà à lui succéder au parlement de Provence, c'est un très bel enfant : « A peine eut-il été sevré qu'il manifesta son tempérament, se montrant très attentif à toutes choses vues et entendues, bientôt accoutumé à toujours demander gracieusement, avec grand charme de la voix, à sa nourrice, à son frère, à son oncle, à son maître, à tous ceux qu'il pouvait atteindre, ce qu'était chaque chose, avec ses tenants et aboutissants. »

Son éducation est dispensée par les jésuites dans leurs collèges d'Avignon et de Tournon, il est tellement curieux qu'il se plonge sans cesse dans les livres, « se détournant des jeux et des spectacles ». Il revient faire sa

philosophie à Aix en 1595 peu de temps après le sacre d'Henri IV. Son oncle lui aurait appris à ce moment à manier les armes, monter à cheval, à s'exercer à la danse, il commence à collectionner les monnaies et à déchiffrer leurs inscriptions.

Il commence aussi à étudier le droit comme tous les postulants à des fonctions au parlement, mais très vite il demande à son père de partir en voyage initiatique pour l'Italie où il visite de nombreuses villes mais séjourne surtout à Padoue où il poursuit ses études et se lie avec Vincenzo Pinelli qui devient son maître et modèle.

Alors que la France était déchirée par les guerres de religion, il existait en Europe une confraternité invisible : « la République des lettres » animée par trois grands humanistes qui très vite reconnaîtront Peiresc comme leur égal : Pinelli à Padoue, Juste Lipse catholique également à Louvain, et Jean-Baptiste Scaliger protestant, à Leyde. La République des lettres cultivait l'amitié et l'honnêteté dans les choses de l'esprit et constituait un réseau de diffusion des documents où chacun avait en vue les travaux et les recherches de tous ; elle jouait en quelque sorte le rôle que joueront plus tard les revues scientifiques mais elle était indépendante des universités. Les catholiques et les protestants s'y retrouvaient et beaucoup pensaient comme Galilée que la Bible n'avait pas pour but d'enseigner la science mais de montrer le chemin du salut.

(Galilée sera condamné par l'Église en 1633, trois ans avant la mort de Peiresc, non seulement pour sa négation du système géocentrique mais aussi et surtout pour les doutes qu'il avait émis sur la transsubstantiation dans l'hostie consacrée).

À Padoue, Peiresc étudie non seulement le droit mais aussi les langues comme le grec, l'hébreu, le syriaque, les mathématiques; il continue à s'intéresser à toutes sortes d'« antiquités », de manuscrits, d'inscriptions, de médailles et de monnaies; il fait la connaissance de Galilée et participe même aux dissections des anatomistes. Il fait aussi l'admiration de ses maîtres. L'un d'eux Erythius Puteanus déclare : « Celui dont les Grâces ornent l'adolescence, l'érudition, la jeunesse, la prudence, la vieillesse, procure du plaisir à ses amis en son adolescence, de l'honneur à sa patrie en sa jeunesse, et l'un et l'autre à lui-même en sa vieillesse. Mais toi, Nicolas Fabri, tu as tout assuré en même temps à tes amis, à ta patrie, à toi-même, dans les promesses de ton âge, à la fois les fleurs de la jeunesse et les fruits de la vieillesse. »

Le 5 octobre 1600, Peiresc assiste à Florence au mariage par procuration d'Henri IV et de Marie de Médicis, il y fait la connaissance du jeune peintre Rubens, c'est le début d'une amitié et d'une correspondance de toute une vie.

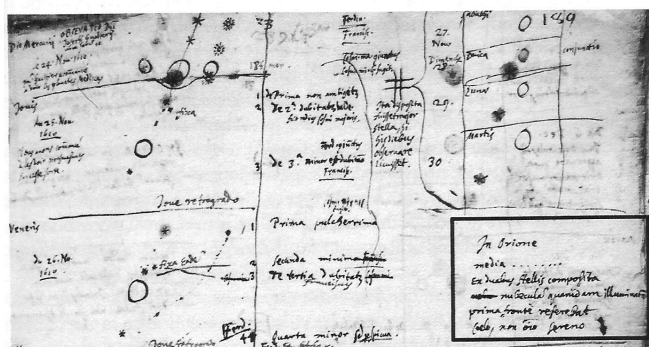
À la mort de Pinelli en août 1601, Peiresc à l'âge de 21 ans apparaît déjà comme capable de lui succéder pour répondre aux lettres de ses correspondants et les aider dans leurs recherches.

Après plus de trois ans passés en Italie il revient en France pour continuer ses études de droit d'abord à Montpellier d'où il écrit à son père qui s'inquiète qu'il ait négligé ses études « qu'il n'avait rien retranché des heures dues à l'étude du droit mais à celles que d'autres donnent couramment au jeu, aux banquets et aux débauches amoureuses ».

Il reçoit le grade de docteur en droit mais retarde sa prise de fonctions de conseiller et refuse d'épouser la fille de Jean de la Ceppède, Premier président de la Cour des comptes, prétendant avoir fait don de sa personne « à Pallas et aux Muses ». (Pallas Athéna, déesse de la sagesse, protectrice des sciences et des arts.)

Il se lie d'amitié avec Guillaume du Vair qui avait été envoyé en Provence par Henri IV pour présider le parlement et devait quitter provisoirement Aix pour siéger au Conseil du roi, Peiresc l'accompagne à Paris où il élargit encore ses connaissances. En 1606 il part de là pour l'Angleterre puis la Hollande et la Belgique où il rencontre aussi de nombreux autres humanistes.

De retour à Aix, il prend enfin ses fonctions de conseiller au parlement mais reste très près de du Vair avec qui il se rend à Digne au fameux Bain des vertus « à cause de sa vigueur particulière et des guérisons étonnantes alors qu'il n'y a pas d'espoir avec les autres remèdes ». Ce bain existait toujours au XIXe siècle à côté du bain Notre-Dame et du bain dit « des galeux »; l'eau riche en soufre sortait chaude à 32° et avait des propriétés surtout anti-inflammatoires et décongestionnantes. L'établissement thermal a été modernisé mais de nos jours il a perdu la dénomination de Bain des vertus.



Reproduction partielle d'un manuscrit de Peiresc conservé à la bibliothèque Inguimbertaine (Carpentras) montrant la première annonce de la découverte de la nébuleuse d'Orion faite par Peiresc le 26 novembre 1610

Peiresc va siéger pendant trente ans au parlement de Provence avec des interruptions pendant ses séjours à Paris et à Belgentier.

En effet Du Vair repart à Paris en 1616 comme garde des Sceaux et des Lois de Louis XIII, à ses côtés Peiresc rencontre Jacques Auguste de Thou Grand Maître de la librairie du roi et les frères Dupuy qui, à leur tour, lui feront rencontrer de nombreux autres savants. Le roi nomme Peiresc abbé de l'abbaye Notre Dame de Guîtres, ecclésiastique non-prêtre, et l'autorise à continuer à siéger au Parlement. Il est le conseiller de la reine mère Marie de Médicis pour les oeuvres d'art, assiste Rubens pour la réalisation des peintures de la galerie du palais du Luxembourg.

Très présent auprès de son père malade, il voit mourir avant lui son médecin et ami Mérimondol qui lui avait dédié son « traité des fièvres » : « Ami très cher pourvu des richesses et des parures d'une fortune florissante et d'une science parfaite accompagnée de tout un cortège de vertus. »

On lui a compté à partir de ses lettres environ 500 correspondants du monde entier, parmi eux le pape Urbain VIII, son neveu le cardinal Barberini et d'autres cardinaux, de nombreux savants, érudits, « antiquaires », humanistes, catholiques ou non, qu'il essaye parfois de ramener discrètement dans l'Église catholique. Elles concernent les sujets les plus divers: de l'histoire reconstituée à partir des médailles et monnaies, la botanique, l'optique, la médecine, à la géographie, l'astronomie; il réalise, seul ou avec Gassendi, de nombreuses observations astronomiques, il découvre la nébuleuse d'Orion, montre que la traînée lumineuse de la Voie lactée est formée d'une multitude d'étoiles... Il conseille et aide le religieux minime parisien Marin Mersenne pour son traité sur l'« Harmonie universelle » en corrigeant le manuscrit, et en lui envoyant des notes, des livres, des objets concernant surtout la musique et les instruments du Moyen Orient. Mersenne, homme éminent, avait connu Peiresc à Paris chez les frères Dupuy et deviendra un de ses principaux correspondants; il en avait de nombreux de son côté dont plus tard Descartes dans la vie duquel il jouera un rôle important.

Reconnu dans toute l'Europe par une communauté de savants qu'il aide dans leurs recherches par ses conseils ou son argent, Peiresc est devenu le « procureur général » ou le « prince » de la République des lettres, où chacun était au courant des recherches de tous et pouvait leur faire parvenir les informations ou les documents, livres, ou manuscrits qui leur étaient utiles.

En 1629, une nouvelle épidémie de peste le ramène à Belgentier, où il va rester trois ans et continuer ses recherches, il y fait même venir un éléphant ! À cette époque il lit les écrits de Galilée qu'il aura le courage de défendre quelques années plus tard devant la hiérarchie de l'Église, s'intéresse à l'Égypte, d'où un minime qu'il y avait envoyé lui fera parvenir des livres coptes, une momie, des rouleaux de papyrus et une bible écrite en arabe.

À son retour à Aix il rencontre le jésuite Athanasius Kircher, qui partage sa passion de l'égyptologie. Il lui procure des ouvrages coptes espérant l'aider à déchiffrer les hiéroglyphes. Avec l'aide du cardinal Barberini il fait observer des éclipses de lune par des religieux en différents points de la Méditerranée pour refaire avec plus de précision les cartes maritimes.

Curieux jusqu'aux derniers jours de sa vie, il meurt à 57 ans d'une rupture de la vessie après un long passé de troubles urinaires et de rétention d'urines.

Gassendi donne beaucoup de détails sur le mode de vie de Peiresc dont la curiosité est plus une qualité qu'une vertu, qualité qu'il partage à cette époque où s'instaure une véritable révolution scientifique avec de nombreux autres humanistes qui ont des « cabinets de curiosités » comme lui; certains sont aussi des érudits comme le jésuite Kircher qui comme Peiresc son aîné avait un immense appétit intellectuel, entretenait une correspondance avec tout l'univers, décrivit les anneaux de Saturne, descendit dans le Vésuve, dressa la carte des courants marins, écrivit des traités de magnétisme, d'optique, d'acoustique, fabriqua des instruments de musique. Il publia un dictionnaire chinois, un alphabet et une grammaire sanskrits. Il écrivait de Rome où il enseignait les mathématiques au Collège romain centre de l'ordre jésuite et s'appuyait sur la Compagnie de Jésus pour publier de nombreux ouvrages magnifiquement illustrés ; il n'aura cependant pas la clairvoyance ou le courage de Peiresc vis-à-vis de Galilée, préférant continuer à croire que la terre est le centre de l'univers mais son statut de jésuite ne lui permettait pas sans doute la même indépendance.

Le monde de Kircher est celui limité aux quatre éléments d'Aristote, de la Genèse prise à la lettre, ce n'est pas l'univers infini de l'expérience de Francis Bacon et de Peiresc, il ne connaît pas le doute méthodique de Descartes, il voit le monde comme une célébration des merveilles de Dieu : « *Ad majorem Dei gloriam.* »

Peiresc sera considéré par le monde entier comme une sorte d'arbitre des choses difficiles à comprendre, au jugement sûr, à la grande expérience, à l'érudition basée sur de nombreuses lectures et une grande capacité de réflexion; il n'écrivait pas de livres mais d'innombrables lettres au sujet de tout événement lui semblant digne d'être noté. Il réunissait en liasses brochées les lettres qu'il avait reçues après les avoir annotées et souligné les points importants, il donnait à copier à ses secrétaires les lettres qu'il écrivait et les classait selon leurs destinataires et leurs sujets ; interrogé sur la raison de cette pratique, il répondait que ce n'était pas pour les publier un jour mais parce qu'il se défiait de sa mémoire. Dans toutes ces lettres, non seulement il discute, informe, montre les objectifs à atteindre avec beaucoup de gentillesse et de persuasion mais aussi il conseille de se garder des jugements quand il s'agit de phénomènes obscurs ou controversés. Il essaie d'éviter les conflits, cite un passage de la lettre qu'il écrit à Mersenne le 3 juillet 1635: « Vous ne vous trouverez jamais bien de

médire de personne. Pour l'honneur de Dieu, abstenez-vous-en à tout le moins dans les lettres que vous m'écrivez, car cela me blesse grandement pour l'humeur que j'ai de priser en un chacun ce qu'il a de louable... Principalement quand ce sont de mes amis particuliers il me semble qu'on me donne des soufflets ». Sa grande tolérance l'amène à conserver comme correspondants et amis des personnages atypiques comme Thomas d'Arcos, ancien chrétien, passé au judaïsme puis à l'Islam qui vivait en Tunisie sous le nom d'Osman et lui était fort utile pour lui envoyer des informations sur la faune, la flore, les usages des Arabes, les antiquités carthaginoises et romaines et le rachat des captifs.

Gassendi décrit Peiresc comme un homme habillé simplement, « n'arborant jamais de soieries » ; sa chambre est très simple sans tapisseries, il y a des papiers partout, même sur une grande partie du plancher. Il y travaille souvent tard dans la nuit, très tard si un courrier doit partir le lendemain pour Paris ou Rome.

Sa table est magnifique pour autrui mais lui se contente d'une nourriture saine et frugale, il boit un peu de vin, blanc de préférence et coupé d'eau thermale ou non. Son seul péché de gourmandise est le melon qu'il adore. Quant à la luxure ? Pour Gassendi, « il était d'une continence à ne jamais céder aux délices du mal ou à la luxure » écarté des tentations par son ardeur au travail et sa sobriété. Sa vie sentimentale reste une énigme, à l'âge de 13 ans il avait été nommé « prince d'Amour » pour les cérémonies de la Fête-Dieu à Aix mais cela n'avait vraiment rien de prémonitoire ; dans un récent colloque de l'académie du Var, un amiral a formulé l'hypothèse que Peiresc avait connu l'amour pendant sa jeunesse italienne ou montpelliéraine mais il n'y en a guère de preuves et il est peut-être hasardeux d'aller jusqu'à penser que cela lui avait laissé un souvenir cuisant parce qu'il avait conseillé à Jean Jacques Bouchard de passage à Belgentier avant de s'embarquer à Toulon pour Rome « de se vêtir long pour se rendre plus vénérable et s'exempter de dépense et débauche, et qu'en pratiquant avec les Italiens, il ne s'embarque jamais avec eux ni au jeu ni aux femmes ».

De toute façon, il déteste la fréquentation des femmes avec lesquelles il prétend qu'on ne peut s'entretenir que de futilités et de vanités, son presque contemporain Montaigne avait d'elles une opinion assez comparable mais cela ne l'empêcha pas de profiter souvent de leurs charmes. Peiresc écrit aux frères Dupuy à propos du remariage d'un de ses amis : « Ce sont des fatalités inévitables à ceux qui ne peuvent se maîtriser absolument. »

Sa distraction favorite est la promenade, si possible dans un lieu où la nature est belle, il aime être accompagné d'amis érudits, il admire la beauté des fleurs et goûte particulièrement le chant des oiseaux qu'il préfère à la voix humaine.

Dans sa jeunesse il aime beaucoup les chiens, mais plus tard il leur préfère les chats qui pourchassent les souris qui commettent le sacrilège de ronger ses livres et ses papiers.

Il est souvent son propre médecin, avec des remèdes simples et de bon sens ; son attitude devant les contrariétés de l'existence est pragmatique, s'il vient à perdre un de ses biens, il se réjouit de posséder ceux qui lui restent, si un projet ne se réalise pas, il fait une nouvelle tentative, cultivant ainsi sa patience et sa constance.

Il ne supporte pas l'injustice et l'ingratitude, particulièrement de ses serviteurs, si malgré une demande détaillée ils ne font pas ce qu'il attend d'eux, il peut se mettre en colère et s'en vouloir ensuite au point de les combler de ses bienfaits s'ils reconnaissent leurs fautes.

Il est très généreux, offrant spontanément son aide personnelle et ses ressources financières, il achète parfois très cher des livres ou des manuscrits et les offre à ceux qui en ont besoin en prétendant qu'on les lui a donnés pour ne pas les obliger ; quand un nouveau livre paraît, il en commande souvent plusieurs exemplaires pour les offrir à ceux que le sujet intéresse. Il donne discrètement sans témoins de l'argent à ceux qui en ont besoin. Certains membres de sa famille lui ont reproché de dépenser plus que ce que lui permettaient ses moyens et de dilapider son patrimoine, lui considère comme un profit d'aider les vrais talents et d'avoir le monde pour famille ; il considère comme des parents ceux qui allient science et sagesse, par contre, il sait limiter sa générosité avec ceux qui ne la méritent pas.

Il ne manque jamais une occasion de rendre service à ses amis, quitte à se rendre auprès d'eux si nécessaire, il les reconforte et leur redonne confiance quand ils sont malades car ils savent qu'il connaît toutes les maladies même les plus rares ; il sait trouver les mots justes et affectueux pour consoler ceux frappés par un deuil ou un coup du sort, ainsi, il écrit une lettre admirable à son ami le poète Malherbe qui vient de perdre son fils.

Il ne demande jamais rien pour lui aux grands et aux princes mais sait les solliciter pour ses amis humanistes.

Quand il reçoit des visiteurs, il prend son temps pour leur montrer ce qui les intéresse le plus, allant parfois jusqu'à plaisanter avec eux, il n'aime pas ceux qui racontent des banalités notamment sur le temps qu'il fera ; il est particulièrement à l'écoute de ceux qui sollicitent sa compétence de juriste surtout les plus modestes et dénoue parfois des conflits familiaux ; s'il entend souvent en privé les parties il déteste être suivi par elles dans la rue quand il se rend au Parlement comme cela se faisait souvent à l'époque. Il se fait alors accompagner par un parent ou un serviteur.

Très attaché à sa famille, surtout le cercle proche de son frère, de son père et de son oncle, il arrive même à amadouer sa belle-mère réputée pour son caractère très acerbé et à s'en faire une amie.

Sa foi catholique est très grande : « Nous ferons ce que nous pourrons et Dieu fera le reste », et sert de socle à sa constante et généreuse charité, s'il est d'une totale obéissance à la volonté divine, il l'est par contre un

peu moins à celle de l'Église et du pape : il essaie de réformer la liturgie à Notre-Dame de Guîtres pour y appliquer les décrets du concile de Trente mais il apprécie moins, comme ses collègues du parlement, leur réception comme lois d'État. Il refuse tout empiètement du pouvoir spirituel sur le temporel. Ainsi il tolère mal les propos tenus en chaire dans l'église de la Madeleine par un jésuite sur le remariage d'Henri IV. Il manifeste son patriotisme à chaque occasion de souligner la majesté du roi, l'honneur de la France ; il ne manque pas non plus de célébrer la Provence et d'en reconstituer l'histoire à travers tous les documents qu'il possède, il veut publier les écrits de tous ceux qui l'honorent comme Scipion Dupérier. Il reconstitue la généalogie des nobles.

Il essaie de concilier fidélité religieuse, loyalisme politique, objectivité scientifique, liberté de pensée mais son catholicisme est profond et authentique. Cette foi catholique authentique rend impossible de le considérer comme un libertin, c'est-à-dire un de ces libres penseurs érudits critiques à l'égard de la religion mais restant masqués de peur d'être accusés d'hérésie.

Il déteste l'impiété, la cruauté, la méchanceté, la perfidie, et plaint les hommes « de ne pas garder le chemin de la vertu à distance suffisante de la faiblesse et de l'aveuglement et de ne pas prêter assez attention à la teneur des passions ni aux limites fondamentales du bien ».

Il aime plus l'histoire que la philosophie estimant qu'il vaut mieux éduquer les hommes par l'exemple que par des discours plus ou moins métaphysiques qui ne servent à rien. Il n'aime pas voir des docteurs s'arroger trop de pouvoir pour débattre audacieusement de points concernant Dieu ou les choses divines ou bavarder sur toutes sortes de problèmes sublimes mais ne retombant pas sous le sens et en même temps passer à côté de la connaissance de phénomènes concrets et accessibles. Il a toujours à l'esprit l'idée que l'histoire sert non seulement à illustrer l'étude du droit mais aussi à régler sa vie et apporte un plaisir culturel de haute qualité, notamment quand il étudie à fond les vases, les monnaies, les statues... Il accepte à la rigueur de discuter de morale mais à condition de ne pas remettre en cause les institutions religieuses ou politiques. Il n'en est pas rigide pour autant, acceptant sa différence avec les étrangers qu'il sait mettre à l'aise, entourant comme des frères les hommes de toute condition. Il apparaît à ceux qui lui rendent visite comme par exemple Bouchard et Naudé s'arrêtant à Belgentier sur le chemin de Rome comme amène et courtois mais « ayant la mine de se faire respecter dans la maison et ayant un certain air impérieux... » Il est plus sûr de lui que Montaigne qui a écrit : « Ma vertu c'est une vertu ou innocence pour mieux dire accidentelle ou fortuite. Si je fusse né d'une complexion plus déréglée, je crains qu'il fût allé piteusement de mon fait. »

Même s'il n'a jamais écrit aucun livre ses lettres sont une source inépuisable de renseignements sur son époque et quand on regarde les livres de Kircher avec leurs illustrations spectaculaires et étonnantes, ils apparaissent de nos jours, complètement démodés et souvent faux comme par exemple ceux consacrés aux hiéroglyphes.

Bien qu'il soit anachronique de projeter des attitudes modernes sur un homme de son temps et de sa position, il est difficile de lui trouver quelques manquements à la vertu, fuir devant la peste serait mal vu actuellement mais à son époque tous ceux qui pouvaient le faire ne s'en privaient pas, sa défiance vis-à-vis des femmes peut s'expliquer par son éducation qui donnait une image du monde basée sur le modèle antique où l'image de la femme était peu valorisée et aussi par le fait qu'il avait manqué d'affection maternelle.

La vertu qui lui manque le plus est l'humour, non pas l'ironie qui n'est pas une vertu mais la capacité d'autodérision de Montaigne, le « sourire de la raison » de Jankélévitch, en un mot il est trop sérieux !

Quand on parcourt la liste de ses vertus : frugalité, respect des autres, générosité, aménité, patience, amour du travail, respect de la hiérarchie, courage, pragmatisme sont au premier plan, mais les plus grandes chez lui sont la tolérance, particulièrement rare en cette époque de fanatisme et de sectarisme aboutissant à des luttes religieuses fratricides, elle le rend proche de Montaigne et la charité qui le rapproche de François de Sales, également son contemporain qui comme lui avait étudié le droit à Padoue et croyait aussi que Galilée disait vrai en astronomie.

Arrivé au terme de cet exercice réputé un peu ardu qu'est l'éloge de la vertu, je voudrais conclure en vous disant que l'admiration que j'ai pour Peiresc a rendu ma tâche plus facile et que mon seul but était de vous la faire partager.